

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 17 (1884)

**Buchbesprechung:** Théologie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 08.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN

---

## THÉOLOGIE

---

### NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

La nouvelle édition de l'ENCYCLOPÉDIE DE HERZOG. — Le MANUEL DES SCIENCES THÉOLOGIQUES publié par O. Zöckler. — De quelques publications faites à l'occasion des jubilés de Luther et de Zwingli.

Depuis notre dernière chronique littéraire (1883, pag. 204) il a paru six livraisons de la seconde édition de la REAL-ENCYCLOPÆDIE Herzog-Plitt-Hauck. Elles forment la fin du XI<sup>e</sup> volume (pag. 625-806, *Philister-Pius I*, avec deux articles supplémentaires, l'un sur feu le professeur *Palmer*, de Tubingue; l'autre de plus de 80 pages sur la *Palestine*) et tout le tome XII<sup>e</sup>. Ce dernier va de *Pius II* à *Ring*, Melchior (anabaptiste hessois du XVI<sup>e</sup> siècle). Le prospectus de la nouvelle édition annonçait qu'elle s'achèverait en *quinze* volumes de 800 pages, au lieu de *vingt* volumes que comptait la première. Malgré le retranchement d'un certain nombre d'articles et l'abréviation de plusieurs autres, il est permis de douter que le directeur de cette monumentale publication réussisse à ne pas dépasser le chiffre prévu.

En comparant la nouvelle édition avec l'ancienne, on constate que les articles restés tels quels, ou à peu près, sont relativement peu nombreux. C'est le cas, entre autres, des articles de MM. Gass sur *Photius*, Leyrer sur les *phylactères*, Mangold sur les papes *Pie IV* et *Pie V*, Reuss sur les *polyglottes*, Alex. Schweizer sur *Placeus* (Josué la Place, de Saumur), Ch. Schmidt, de Strasbourg,

sur *Poiret* et *Richard de Saint-Victor*, Lechler sur le *presbytérianisme*, Schöll sur les *Puritains* anglais, Ulrici sur la *philosophie de la religion*, Herzog sur Bénédict. *Pictet*, le colloque de *Poissy*, etc. Quelques-uns de ces articles n'auraient rien perdu à être revus et complétés. On s'étonne, par exemple, de voir appeler encore Poiret « le seul mystique parmi les théologiens réformés de langue française, » alors que dans le vol. III de la même Encyclopédie tout un article est consacré au mystique Jean-Philippe Dutoit-Membrini. Il est regrettable aussi que l'auteur de l'important article *Religions-philosophie* n'ait trouvé à ajouter à son travail d'il y a vingt-trois ans que ces mots : « S'occuper avec quelque détail des ouvrages récents (O. Pfleiderer, J. Caird, A. Peip, Herm. Lotze, etc.) exigerait trop de place ; d'ailleurs, ils ne satisfont que d'une manière insuffisante aux deux conditions essentielles d'une philosophie de la religion. Il suffira donc de remarquer que d'après le dernier ouvrage de E. von Hartmann : « La religion de l'esprit » (Berlin 1882) la fin de toute religion et de son histoire, c'est la rédemption du Dieu inconscient en soi, devenu conscient seulement dans l'homme ; sa rédemption des misères de cette existence consciente. »

Cependant, hâtons-nous de le dire, la plupart des articles principaux ont été retouchés, plusieurs même remaniés à fond, soit par leurs premiers auteurs, soit par d'autres mains compétentes. Nous signalerons parmi les articles revus par leurs auteurs ceux de MM. Franz Delitzsch sur les *Psaumes*, Dillmann sur les *Pseudépigraphes de l'Anc. Test.*, Wassersleben sur *Pseudo-Isidore*, Julius Kœstlin sur *religion et révélation*, Klüppfel sur *Reuchlin* et sur la *révolution française*. En fait d'articles remaniés et plus ou moins transformés par les soins d'autres collaborateurs, on remarque les suivants : *Priestertum* (sacerdoce) et *Prophetentum* (prophétisme) dans l'Anc. Test., d'Oehler, par M. d'Orelli ; divers articles de droit ecclésiastique, de Jacobson, par MM. Friedberg, Hauck et Mejer ; *Proselyten*, de Leyrer, par M. Delitzsch ; *Radbert* et *Ratramne*, de Steitz, par M. Hauck ; *Plymouthbrüder* (darbystes) et *Refuge* (églises du), de Herzog, le premier par M. Hauck, le second par M. Bernh. Riggerbach.

Nombreux sont les articles rédigés à nouveau et signés de noms différents, dont la plupart ne figuraient pas encore dans la pre-

mière édition. Impossible de tout citer. Relevons seulement quelques noms. M. Fr. W. Schultz, de Breslau, a fourni des travaux étendus sur les *Philistins* et sur la *Palestine*, à la place de ceux que l'autre édition devait à J. G. Vaihinger et à Fr. Arnold. Les articles *Philo* et *Polytheismus*, de J. G. Müller, ci-devant professeur à Bâle, ont été complètement refondus par M. Zœckler, le polygraphe de Greifswald, lequel a également refait les articles *Pius-Vereine* et *Probabilismus*. Les savantes élucubrations de l'archéologue Leyrer sur les fumigations et l'autel des parfums (*Räuchern, Räucheraltar*, etc.) et sur les lustrations (*Reinigungen*) dans l'Anc. Test. ont été remplacées par de non moins savantes monographies de MM. d'Orelli, de Bâle, et Ed. Kœnig, de Leipzig. Le premier a aussi décrit, après feu Nægelsbach, l'époque des Juges et traité du livre qui porte le même nom (*Richter*), tandis que l'Ecclésiaste (*Prediger*) a été analysé et caractérisé, au lieu de Vaihinger, par M. Kleinert, de Berlin. Le *Port-Royal* de Pressel a fait place à un *Port-Royal* de M. Th. Schott, à qui l'on doit aussi une nouvelle notice sur Paul *Rabaut*. C'est le même M. Schott qui collabore à la *Revue de l'histoire de l'Eglise*, de Brieger, pour les comptes rendus concernant la littérature du protestantisme de langue française. L'histoire des *Quakres*, précédemment racontée par Herzog, l'est maintenant par M. Buddensieg, et les papes *Pie I à III* et *VI à VIII*, traités par O. Hartwig et feu Ern. Henke, ont trouvé un nouveau biographe dans la personne du professeur R. Zœpfel, de Strasbourg, lequel s'est accrédité auprès du public savant par un ouvrage sur « les Elections des papes du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle. » C'est à M. Grundemann, l'historien bien connu des missions, qu'a été dévolue la tâche de renseigner le lecteur sur l'œuvre de la *propagande* catholique dans le monde. Tholuck était l'auteur des deux importants articles *Pietismus* et *Rationalismus*. On a substitué au premier un travail de M. Bernhard Riggenbach, privatdocent à Bâle, qui a profité de l'occasion pour polémiser contre M. Ritschl sans le nommer; au second, une étude considérable de M. Rob. Kübel, de Tubingue. Ce dernier a aussi remplacé par un article sur la *prédestination* la contribution beaucoup moins forte (je parle du nombre des pages) que Jean-Pierre Lange avait fournie sur le même sujet, mais sous le titre *Vorherbestim-*

*mung*, à la précédente édition. Les sujets capitaux de la justification, *Rechtfertigung*, et du règne de Dieu, *Reich Gottes*, sur lesquels avait autrefois disserté le théologien Kling, ont été traités l'un par M. H. Schmidt, d'Erlangen, l'autre par M. Ritschl, à qui ce sujet revenait pour ainsi dire de droit.

Certains articles ont disparu : *Poésie chrétienne* (J. P. Lange), *Præadamites* (Zœckler), *Protestantisme* (Schenkel), *Quiétisme* et doctrine du pur amour (Herzog), *Rabbinisme* (Pressel), *Ramus* (Tholuck), l'ange *Raphaël* (Lange), *Réformation* (Jul. Kœstlin), etc. Pour quelques-uns la chose s'explique par le fait que la matière pouvait rentrer sans inconvénient sous d'autres rubriques. Ainsi, pour le quiétisme on nous renvoie maintenant à Molinos et à Fénelon. L'exclusion de l'article sur le protestantisme s'explique sans doute par des motifs d'une autre nature.

En revanche, plusieurs articles nouveaux sont venus enrichir cette seconde édition. Tels sont, outre les notices biographiques sur quelques hommes de l'âge de la Réforme et sur les théologiens *Palmer* († 1875), *Gust. Plitt* († 1880), *Reuter dahl* († 1870), les articles *Positivismus* (école positiviste) de M. Zœckler, *Priester*, *Priesterweihe in der römischen Kirche*, de M. Hauck; *Psalm melodien* (françaises) de M. Ch. Joh. Riggensbach, prof. à Bâle, qui a prouvé déjà en plus d'une occasion qu'il sait apprécier, comme elle le mérite, la musique de nos vieux psaumes huguenots.

La lecture comparative de ce XII<sup>e</sup> volume, comme celle des volumes précédents, montre que la nouvelle édition constitue à bien des égards une œuvre nouvelle, à côté de laquelle la première conserve en partie sa valeur propre. Il est incontestable qu'au point de vue dogmatique, la seconde édition incline davantage à droite. La note confessionnelle luthérienne s'y fait même parfois distinctement entendre. Ce n'est pas sans surprise que, dans l'article sur la justification (pag. 573), le lecteur réformé voit l'église luthérienne opposée à la sienne sous le nom d'église *évangélique*, comme si cette qualification ne revenait pas au même titre à l'église réformée. C'est un détail, je le veux bien, mais qui n'en est pas moins significatif.

Il est d'autant plus réjouissant de voir les droits de la critique

historique, en particulier dans son application à l'Écriture sainte, généralement reconnus, même par les collaborateurs les plus conservateurs, et bon nombre de résultats scientifiques franchement acceptés. Rien de plus instructif que de comparer les deux éditions de l'article *Psalmen* par M. Delitzsch et de noter les changements que l'auteur a fait subir en 1883 à son travail de 1859. Sans doute, les opinions de l'illustre hébraïsant de Leipzig n'ont pas subi, en ce qui concerne le Psautier, une transformation aussi profonde que pour la question des sources du Pentateuque et de leur âge relatif; mais il est aisé de voir que sur bien des points ses vues se sont sensiblement modifiées avec le temps, et cela dans le sens d'une indépendance croissante vis-à-vis de la tradition. Au reste, ces modifications n'auront pas échappé à ceux qui ont eu l'occasion d'étudier les éditions successives de l'excellent commentaire de M. Delitzsch sur le livre des Psaumes, dont la quatrième a paru il y a peu de mois. Parmi les noms des nouveaux collaborateurs de l'Encyclopédie, on aura peut-être remarqué celui de M. Ed. Kœnig. Si nous ne faisons erreur, il est (abstraction faite de M. Reuss) le premier partisan avoué de l'hypothèse dite de Graf à qui la nouvelle édition ouvre ses colonnes. Il est vrai que son article *Reinigungen* n'avait pas à entrer dans le vif de cette illustre querelle, et que de tous les adeptes de la dite hypothèse il est celui qui, d'autre part, a professé le plus hautement sa foi à la révélation positive et surnaturelle de Dieu dans l'Ancien Testament. Preuve, soit dit en passant, qu'on peut être *grafien* sans devenir du coup, et pour ainsi dire fatalement, une sorte de darwinien théologique.

Peut-être y aurait-il quelques réserves à faire sur les principes et la méthode qui président à la direction de la *Real-Encyklopädie* et sur les proportions données aux différentes classes d'articles. Il est permis de se demander s'il n'y aurait pas de sérieux avantages à ce que les articles fussent à la fois plus nombreux et plus concis; car ce qu'on cherche, en définitive, dans une collection de ce genre, ce ne sont pas des monographies plus ou moins complètes sur tel ou tel sujet. On peut constater à cet égard quelques progrès sur la première édition; mais le progrès aurait pu se réa-

liser sur une plus large échelle. Après quoi « la critique est aisée... » et elle ne nous empêchera pas d'exploiter avec une vraie reconnaissance la mine si riche qui s'offre à nous dans cette œuvre collective d'une notable fraction du protestantisme allemand.

P. S. Depuis que ces lignes sont écrites, nous avons reçu trois nouveaux fascicules renfermant les pag. 1 à 480 du tom. XIII et allant jusqu'à *Scheidungsrecht, evangelisches* (le droit du divorce dans les églises protestantes). Ces dernières livraisons contiennent une série de travaux considérables. M. Reuss a retouché çà et là son importante monographie sur les versions *romanes* de la Bible. M. d'Orelli a remanié et rajeuni les articles de Oehler sur le *sabbat* et sur l'année sabbatique et celle du jubilé. *Sadducéens et Phariséens* font le sujet d'un article rédigé à nouveau par M. Siefert, professeur à Erlangen, à qui est dû aussi l'article *Schatzung* (recensement). Son collègue A. Kœhler, dans l'article *Sacharja*, examine les questions critiques récemment soulevées par B. Stade quant à l'âge des chap. IX-XIV et conclut en se prononçant pour la composition de ces oracles à l'époque persane, tout en déclarant *irrelevant*, c'est-à-dire de peu de conséquence, la question de savoir si l'auteur en est le même que celui des chap. I-VIII. Le travail de Steitz sur les *sacrements* a été refondu par le directeur actuel de l'Encyclopédie, M. Hauck, lui aussi professeur à Erlangen. On lira avec intérêt l'étude de M. Kautzsch, de Tubingue, sur les *Samaritains*. Elle se distingue entre autres choses par l'abondance et l'exactitude exemplaires de ses indications bibliographiques. Le comte Baudissin, actuellement à Marbourg, a fourni l'article *Sanhoniathon*, et l'un des assyriologues les plus renommés de l'Allemagne, Frédéric Delitzsch, est l'auteur de l'article sur *Sanchérib*, faisant suite à celui sur Ninive et renfermant une esquisse de toute l'histoire de l'Assyrie pour autant qu'elle intéresse celle d'Israël. — Parmi les articles éliminés on remarque celui que J.-P. Lange avait écrit sur *J.-J. Rousseau*. La biographie de Richard *Rothe* est renvoyée à la fin du volume.

Comme il était à prévoir, l'éditeur annonce qu'un *seizième* volume sera nécessaire et qu'il sera suivi du « registre général, » formant le tome XVII.

\*  
\* \* \*

Tandis que la *Real-Encyklopädie* avance ainsi rapidement vers son terme, la publication d'une autre encyclopédie, conçue sur un plan tout différent, est poussée avec non moins de vigueur. Nous voulons parler du MANUEL DES SCIENCES THÉOLOGIQUES publié par M. Zœckler chez C.-H. Beck à Nœrdlingen, et dont nous annonçons il y a un an le premier volume. (*Revue* de janvier 1883, pag. 88.) Depuis lors, trois demi-volumes ont vu le jour. Ils renferment, l'un la plus grande partie de la théologie historique, les deux autres, la suite et la fin de la théologie systématique (éthique chrétienne) et toute la théologie pratique. Vers Pâques doit paraître, dit-on, un sixième et dernier demi-volume, soit la seconde moitié du tome II, contenant la fin de la théologie historique (symbolique) et le commencement de la systématique (dogmatique et apologétique). Un cahier supplémentaire, non prévu dans le prospectus, fournira une table alphabétique générale des noms et des matières.

Ce que nous disions à propos du premier volume (introduction générale, encyclopédie théologique et théologie exégétique) de la valeur très inégale des divers éléments dont il se compose, trouve également son application à ces autres volumes. Celui qui traite de la théologie historique s'ouvre par une *introduction* de 25 pages sur l'idée et l'importance de cette partie de la théologie, la division de l'histoire ecclésiastique en périodes, les disciplines spéciales qui s'en détachent, les sciences auxiliaires, etc. Cette introduction a pour auteur M. Zœckler lui-même. C'est de lui aussi que proviennent les 200 pages dans lesquelles se trouve résumée l'*histoire générale de l'Eglise*. Celle-ci est suivie de l'*archéologie chrétienne* (constitution ecclésiastique, culte, vie religieuse, art chrétien pendant les cinq premiers siècles) par M. Victor Schultze, *privatdozent* à Leipzig, 40 pages; — de l'*histoire des dogmes*, par M. Paul Zeller, pasteur à Waiblingen près Stuttgart, 110 pages; — de la *symbolique chrétienne*, par le prof. Gezélius von Scheele, à Upsal, dont il n'a paru qu'un premier commencement.

Malgré la grandeur du format et la concision du style, c'était un vrai tour de force que de condenser en 200 pages l'histoire universelle de l'Eglise « jusqu'en 1883. » On ne peut qu'admirer

l'érudition encyclopédique de M. Zœckler et la virtuosité avec laquelle il a réussi à serrer une pareille masse de faits dans le casier bien étiqueté de son système historique. Mais il ne faut pas trop s'étonner si bien des sujets sont traités fort sommairement. Dans la troisième période par exemple, de la Réformation à nos jours, ce qui concerne les pays non allemands est parfois singulièrement étriqué et devient même inexact à force de brièveté. Des origines de la Réforme en France on ne nous dit rien, sinon que « dans le pays natal de Calvin, de Farel, de Bèze, la confession calviniste ou la religion des « Huguenots » (Iguenots, probablement = Eidgenossen, c'est-à-dire genevois), — après que François I<sup>er</sup>, Henri II et François II, déjà, eurent sévi contre elle par le feu et le glaive — eut à passer par la dure épreuve de huit guerres de religion, » etc. (Pag. 181.) Plus loin, dans le « coup d'œil chronologique sur le temps présent » (à partir de 1814), tout ce que nous apprenons au sujet de la Suisse française (pag. 221) c'est que dans cette contrée, « où pendant les premières décades du XIX<sup>e</sup> siècle régnait d'un bout à l'autre un rationalisme assez intolérant, si bien qu'une vie vraiment évangélique ne pouvait se développer que sous la forme de l'église libre (les « Momiers » du pays de Vaud, à Genève, etc.), la théologie géniale (*geistvolle*) d'Alex. Vinet, à Lausanne († 1847) acquit une influence particulièrement puissante. Dans le sens de cet individualisme ecclésiastique moderne, ou volontarisme, des hommes comme Merle d'Aubigné († 1872), F. de Rougemont, F. Godet, Charles Secrétan, etc., ont aussi exercé jusqu'à maintenant une influence plus ou moins considérable dans une sphère plus étendue (*auf weitere Kreise*). »

Je ne relève qu'en passant des inexactitudes comme celles qui consistent à dire que Calvin et Farel furent chassés de Genève en 1538 « par le parti des libertins à doctrine radicalement panthéiste » (pag. 180); que les théologiens de la Suisse française, comme ceux de la Suisse allemande, conservèrent jusqu'au delà de l'an 1700 une attitude exclusivement (*schroff*) orthodoxe; que le piétisme ne pénétra en Suisse que vers 1725 (pag. 203), etc.

Le point de vue confessionnel de l'auteur — c'est une justice à lui rendre — ne se fait pas valoir d'une manière trop accentuée vis-à-vis des réformés, bien que Zwingli soit pour lui un réforma-

teur à tendance humaniste plutôt qu' « intensivement » évangélique. (Pag. 179). En revanche, dans le jugement porté sur certains théologiens de notre temps, il s'est manifestement laissé troubler la vue par de regrettables préjugés dogmatiques ou peut-être par des antipathies personnelles. Preuve en soit que Ritschl et son école sont rangés sous la rubrique *Courants néo-rationalistes et ultra-rationalistes (antichrétiens)*, c'est-à-dire en compagnie de Baur, Strauss, Reuss (!), Biedermann, etc. ; avec cette réserve, toutefois, que « quelques représentants de cette tendance, en particulier A. Ritschl à Göttingen et les plus modérés de ses adhérents (Kaftan, etc.), cherchent sérieusement à se maintenir en contact avec la théologie positive de l'Eglise, tandis que les extrêmes (comme Strauss et Biedermann) tendent directement la main aux apôtres de la complète incrédulité antichrétienne : Feuerbach, Schopenhauer et Hartmann, Haeckel, etc. » (Pag. 217 sq.) Il est plus que douteux que l'histoire impartiale, lorsque son heure sera venue, ratifie de pareilles classifications. Mais déjà aujourd'hui, comment est-il possible de faire de Ritschl le représentant d'un « rationalisme spéculatif à base panthéiste ! » Que dire aussi de la place assignée à l'éminent vétéran de Strasbourg parmi ceux qui « se sont efforcés d'ébranler la foi évangélique par les opérations dissolvantes de la critique ! »

*L'Histoire des dogmes* de M. Zeller, l'un des directeurs de la Revue théologique du Wurtemberg, se distingue avantageusement, sous ce rapport, de l'histoire générale de l'Eglise de M. Zöckler. Non seulement le point de vue de Ritschl y est équitablement apprécié (pag. 376-378), mais l'auteur ne craint pas de s'approprier certains postulats du théologien de Göttingue relativement à la méthode de l'histoire des dogmes (pag. 281) et de mettre ses travaux à profit, par exemple en ce qui concerne le piétisme réformé (pag. 363). Au demeurant, M. Zeller s'est acquitté avec un réel talent de la tâche difficile qui lui était échue d'esquisser la marche de l'histoire des dogmes à travers les siècles dans une centaine de pages. Il la divise en six périodes : 1<sup>o</sup> de la fin de l'âge apostolique au concile de Nicée (100-325) ; 2<sup>o</sup> de là à Grégoire le Grand (325-600) ; 3<sup>o</sup> le moyen âge avant la scolastique (600-1070) ; 4<sup>o</sup> le moyen âge scolastique et mystique (1070-1517) ; 5<sup>o</sup> l'âge de la

réforme (1517-1675); 6<sup>o</sup> les temps modernes (1675-1883). Chaque période est d'abord caractérisée d'une manière générale; ensuite l'historien passe en revue les principaux docteurs, après quoi il s'arrête plus particulièrement aux dogmes qui sont au premier plan dans la période respective. Pour les deux dernières périodes cependant, cet ordre a dû subir quelques modifications. Ainsi, l'histoire de la 6<sup>e</sup> période (à partir de 1675) est disposée comme suit :

*A.* Remarque préliminaire : influence de la philosophie moderne (Descartes, Spinoza, etc.) sur le dogme chrétien.

*B.* Tendances mystiques et piétistes au sein du protestantisme : 1<sup>o</sup> coccéianisme et piétisme réformé ; 2<sup>o</sup> piétisme luthérien ; 3<sup>o</sup> Zinzendorf et l'Unité des Frères ; 4<sup>o</sup> méthodisme anglo-américain.

*C.* Tendances progressives et critiques-négatives : 1<sup>o</sup> Déisme anglais, philosophisme français et *Aufklärertum* allemand ; 2<sup>o</sup> rationalisme et supranaturalisme ; 3<sup>o</sup> tendances spéculatives-idéalistes (Baur et la nouvelle école de Tubingue), radicales-négatives (Strauss et von Hartmann) et critiques-rationalistes (Weisse, Fichte jun., O. Pfleiderer ; Biedermann ; Lipsius, etc.).

*D.* Tendances intermédiaires et ecclésiastiques-positives au sein du protestantisme. Schleiermacher et ses successeurs, savoir : les restaurateurs de l'orthodoxie luthérienne (Hengstenberg, Harless, Philippi, école d'Erlangen, etc.) ; les spéculatifs (Daub, Marheineke, Göschel, etc.) ; les néo-piétistes ou « pectoralistes » (Néander, Tholuck, van Osterzee, Chalmers, Godet, de Pressensé, etc.) ; les schleiermacheriens de la droite (Ullmann, Lücke, Nitzsch, Jul. Müller, Rothe, Dorner, Martensen, etc.) ; ceux de la gauche (Alex. Schweizer, Holtzmann, l'école de Leide, les anglais de la *broad-church*, les directeurs de l'ancienne Revue de Strasbourg, etc.) ; enfin Ritschl et son école (W. Hermann, Kaftan, Herm. Schultz).

*E.* La théologie catholique romaine : 1<sup>o</sup> Réactions mystiques et théosophiques (jansénistes, Saint-Martin, Franz Baader, J.-Mich. Sailer) ; 2<sup>o</sup> Mouvements révolutionnaires (le XVIII<sup>e</sup> siècle en France, et le joséphisme ; Hermès et Günther ; le vieux-catholicisme) ; 3<sup>o</sup> Ultramontanisme.

*F.* La théologie gréco-russe.

En tête du III<sup>e</sup> volume, M. Luthardt, professeur à Leipzig, dans un traité de 78 pages, expose avec sa lucidité habituelle la notion de la *morale chrétienne* et son histoire, et en développe le système dans l'ordre suivant : *a*) principe et division ; *b*) la moralité chrétienne dans son *devenir* personnel ; *c*) la moralité chrétienne dans sa *réalité* comme disposition vertueuse ; *d*) la moralité chrétienne dans sa *manifestation* comme activité conforme au devoir. Le principe chrétien de la morale, dans lequel l'éthique théologique retrouve et possède les éléments de vérité de tous les autres principes de morale, c'est, dit M. Luthardt, « la communion avec Dieu par Christ telle qu'elle se réalise dans la vie morale du chrétien au milieu du monde. »

A la division devenue dominante par Schleiermacher et Rothe, qui consiste à envisager le moral successivement aux trois points de vue du *bien*, de la *vertu* et du *devoir*, il adresse le double reproche que voici : 1<sup>o</sup> elle est dépourvue de caractère chrétien, par où s'explique que Schleiermacher lui-même, qui l'avait admise dans son Ethique philosophique, l'ait rejetée pour la morale chrétienne ; 2<sup>o</sup> le sujet moral lui fait défaut, à savoir le chrétien ; c'est lui, en effet, qui doit, en sa qualité de *sujet* de l'activité morale dans sa double relation avec Dieu et avec le monde, former le point de départ de l'éthique chrétienne. D'où il résulte que la meilleure division à adopter pour cette dernière sera celle qui se conforme aux catégories générales de toute vie : devenir, être, agir.

Nous n'apprendrons rien à ceux de nos lecteurs qui ont eu connaissance des conférences apologétiques de M. Luthardt sur la *morale du christianisme* (1872), en disant que son Ethique se distingue par l'heureuse alliance d'un caractère positivement évangélique avec une largeur d'esprit vraiment protestante. Egalemeut éloigné des deux extrêmes d'un déterminisme panthéiste et d'un indéterminisme pélagien ou rationaliste ; sévère pour les relâchements comme pour les raffinements de la morale catholique romaine ; faisant résolument front contre cet humanisme ou *culturisme* qui sépare la mission de l'homme dans le monde et à l'égard de la nature de la relation qui doit l'unir à Dieu, le moraliste de Leip-

zig n'entend pas davantage que le chrétien s'inspire d'un piétisme qui, à force de mettre l'accent sur la relation avec Dieu, en vient à négliger et même à nier la tâche morale que Dieu assigne à l'homme dans le monde et dans la société où il l'a placé. Il y a, dit M. Luthardt (p. 54), parfaitement d'accord en cela avec le prétendu hérésiarque de Göttingue, une manière piétiste de comprendre la perfection chrétienne qui, en principe, ne diffère pas essentiellement de la doctrine romaine sur ce point.

Tout le reste du 3<sup>e</sup> volume (pag. 79-612) est consacré à la *théologie pratique*. La matière y est disposée et répartie dans cet ordre-ci :

I. *Introduction à la théologie pratique* : Sa place et son rôle par rapport aux autres disciplines théologiques ; histoire de la théologie pratique ; introduction au système de la théologie pratique. Cette introduction générale de 58 pages est l'œuvre de M. Gerhard de Zezschwitz, professeur à Erlangen, précédemment à Leipzig et quelque temps à Giessen, l'auteur d'ouvrages fort appréciés sur le « système de la catéchétique ecclésiastique chrétienne » et sur le « système de la théologie pratique. »

II. *Différentes branches de la théologie pratique* : 1<sup>o</sup> *Évangélistique* ou théorie et histoire de la mission extérieure, par M. Plath, directeur de l'institut des missions et privatdocent à Berlin ; 44 pages.

2<sup>o</sup> *Catéchétique* ou définition, histoire et théorie de la catéchèse, par M. de Zezschwitz ; 52 pages.

3<sup>o</sup> *Homilétique* ou définition, histoire et théorie de l'art de prêcher, par le même ; 205 pages, soit le tiers de tout le volume.

4<sup>o</sup> *Liturgique*, théorie et histoire du culte, par M. Théodose Harnack, professeur émérite de la faculté de Dorpat ; 53 pages.

5<sup>o</sup> *Théologie pastorale (poïménique)* ou histoire et théorie de la cure d'âmes, par le même ; 35 pages.

6<sup>o</sup> *Diaconique* ou histoire et théorie de la mission intérieure, par M. Th. Schäfer, pasteur et directeur de l'institution des diaconesses à Altona ; 35 pages.

7<sup>o</sup> *Kybernétique* ou histoire et théorie de la constitution et du gouvernement ecclésiastiques, par M. Th. Harnack ; 37 pages.

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que cette dernière partie est une des meilleures de tout l'ouvrage. *Finis coronat opus*. Il est naturel que le point de vue luthérien des auteurs s'affirme ici plus nettement encore que dans les précédentes sections. Permis à eux de se montrer pénétrés du charisme spécial de leur Eglise. On s'en formalisera d'autant moins qu'à plus d'un égard le luthéranisme peut nous donner d'utiles leçons, et que la manière dont le *Selbstbewusstsein* luthérien se fait valoir dans ces pages n'a rien d'étroit ni de désobligeant pour nous autres réformés. M. de Zezschwitz, en particulier, se plaît à rendre pleine justice à tout ce dont la théologie pratique et spécialement l'homilétique sont redevables à l'église réformée. Lisez, par exemple, ce qu'il dit de Gérard-André Hypérierus, professeur à Marbourg († 1564) « l'un des plus fins et des plus grands théologiens du XVI<sup>e</sup> siècle et de tous les temps. » (Pag. 90-92; 325 sq.; 403-405 et ailleurs). Voyez aussi le cas qu'il fait de « l'incomparable » Alex. Vinet, dont il appelle l'Homilétique « das geistvollste beste Lehrbuch der Neuzeit. » (Pag. 384 et *passim*.)

Nous ne quitterons pas cet ouvrage sans rendre hommage au soin tout particulier qui a été apporté à l'élaboration de la partie bibliographique, et nous dirons en terminant que, nonobstant les réserves souvent importantes qu'on peut avoir à faire sur une foule de points, tant de forme que de fond, il faut saluer avec joie une œuvre qui a pour but de resserrer les liens entre la théologie et l'Eglise. Car ce qu'il y a de plus inquiétant dans notre situation actuelle, n'est-ce pas le schisme qui menace de se produire, au sein de nos églises, non seulement entre laïques et théologiens, mais parmi ces derniers eux-mêmes, entre ceux qui sont voués à la pratique pastorale et ceux qui cultivent plus spécialement, par profession ou par goût, la science théologique? Il n'est pas, croyons-nous, de domaine où la théorie et la pratique, la science et l'application, l'école et la vie, restent aussi étrangères l'une à l'autre que le domaine religieux. En médecine, par exemple, il n'en est pas de même. La faute n'en serait-elle qu'à nous, théologiens?.. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est aucune sphère de la vie et de la connaissance où cet isolement, cette indifférence réciproque, pour ne pas dire ce divorce, soit plus déplorable et entraîne des conséquences plus funestes.

\*  
\* \* \*

Ces pensées nous amènent par une transition toute naturelle à parler de quelques publications qui ont vu le jour à l'occasion du QUATRIÈME CENTENAIRE DE LUTHER ET DE ZWINGLI. Ces hommes-là, du moins, ainsi que leurs compagnons d'œuvre, n'ont pas connu le malheureux divorce dont nous nous plaignons. Il est vrai de dire qu'ils auraient sujet, à plus juste titre encore que Lessing, ce réformateur littéraire et théologique du siècle passé, de faire à notre génération la remontrance que voici :

Chantez un peu moins nos louanges,  
Et soyez à nous lire un peu plus assidus !

La fin de l'année 1883 a vu toute une éclosion de DISCOURS ACADEMIQUES en l'honneur du réformateur allemand. Il n'est guère d'université protestante, dans les pays d'outre-Rhin, où sa personne, son œuvre n'ait fourni matière à une solennité commémorative. Plusieurs de ces discours ont été livrés à la publicité, et dans le nombre il en est, celui du professeur W. Bender, de Bonn, en particulier<sup>1</sup>, qui n'ont passé rien moins qu'inaperçus.

Nous constatons avec satisfaction que trois de nos facultés de langue française ont vu inaugurer leur semestre d'hiver par des discours ayant Luther pour sujet. Notre collègue M. le professeur Lucien Gautier a lu à la séance d'ouverture des cours de la faculté libre de Lausanne une étude de valeur sur *Luther et l'Ancien Testament*, publiée dès lors dans le « Chrétien évangélique. » A la séance de rentrée de la faculté protestante de Paris, M. le professeur Ménégos, dans une savante leçon d'ouverture sur *Luther*

<sup>1</sup> *Reformation und Kirchentum*. Eine akademische Festrede. Bonn 1883. — Avec plus de verve et de franchise que d'à-propos, le professeur de Bonn, qui se rattache à l'école de Ritschl, a profité de la solennité académique du 10 novembre pour faire le procès à l'orthodoxie piétiste moderne qui croit pouvoir se réclamer de Luther tout en reniant son esprit. Ce discours-manifeste a fait grand bruit dans les provinces rhénanes. Il a valu à son auteur une réplique très vive du pasteur W. Krüger, intitulée : *Luther und Bender*. Pastorale Streitschrift wider die akad. Festrede des Prof. Dr. Wilh. Bender, Bonn 1884, et une autre réplique, plus mesurée dans les termes, de A. Bärthold : *Prof. Bender's Festrede und das christliche Lebensideal*, Gütersloh 1884. — M. Bender vient de répondre dans un *Nachwort zu meiner Lutherrede*. Une semblable polémique n'est pas faite pour ramener la bonne intelligence entre l'Ecole et l'Eglise.

*considéré comme théologien*, s'est attaché à montrer que « le réformateur de l'Eglise a aussi été un réformateur de la théologie. » A Montauban, c'est M. le prof. Jean Monod qui a ouvert le nouvel exercice scolaire en prenant pour sujet : « la Réformation mûrissant dans l'âme de Luther, puis s'annonçant dans trois de ses écrits, en un mot : *Luther jusqu'en 1520*. » Le discours de M. Ménégos a paru, accompagné d'un grand nombre de notes, dans le compte rendu de la séance de rentrée des cours de la faculté de Paris, Fischbacher 1883; celui de M. Monod dans le dernier numéro de 1883 de la « Revue théologique » de Montauban.

Bien des publications encore, et de différente sorte, mériteraient d'être passées en revue. Nous aurions à signaler, par exemple, le *Doctor Luther* de Gustave Freytag; petit volume plein de charme non moins que de sérieux, dans lequel le célèbre romancier allemand a réuni quelques pages magistrales tirées de ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*. Au milieu du concert entonné par tant de voix théologiques et pastorales, il était bon que cette note laïque se fit entendre. Ce n'est pas celle qui aura trouvé le moins d'écho. Une mention très honorable serait due à la Société biblique de Berlin, qui a eu l'excellente idée, et on serait presque tenté de dire : le courage, de confier à M. le professeur Kleinert le soin de rééditer les fameuses *Préfaces* de Luther aux livres de l'Écriture sainte. Il y aurait lieu, aussi, de parler du livre du professeur Wilibald Grimm, d'Iéna, offrant une *histoire abrégée de la version luthérienne de la Bible jusqu'à nos jours*, en tenant compte de la Bible allemande avant Luther ainsi que des Bibles allemandes en usage dans la Suisse réformée. Mais on nous reprocherait avec raison de venir *post festum* avec nos comptes rendus. Deux publications, cependant, préparées l'une et l'autre de longue main et répondant, chacune en son genre, à un désir généralement éprouvé, doivent nous arrêter encore quelques instants.

La première est l'*édition critique complète des ŒUVRES DU DOCTEUR MARTIN LUTHER* publiée par le pasteur J. K. F. Knaake, et dont le premier volume de XXII et 710 pages, grand in-8° a paru naguère chez Böhlau, à Weimar, au prix de 18 marcs.

Jusqu'à présent on possédait, outre les premières grandes éditions du XVI<sup>e</sup> siècle, celle de J. G. Walch, qui a paru à Halle au

milieu du siècle dernier, et celle publiée dans le nôtre à Erlangen d'abord, puis à Francfort, et à laquelle Irmischer et plus tard Enders ont attaché leurs noms. De ces deux éditions la première, en vingt-quatre volumes, se distingue par les précieux matériaux relatifs à l'histoire de la réformation dont les œuvres de Luther y sont accompagnées ; mais le texte même de ces œuvres laisse fort à désirer, et cela d'autant plus que les œuvres latines, au lieu d'être reproduites dans l'original, le sont dans une traduction allemande souvent défectueuse. Quant à l'édition dite d'Erlangen, (67 vol. en allemand, 23 en latin) quoique commencée en 1826, et en partie rééditée depuis 1862, elle est encore inachevée à l'heure qu'il est ; le texte ne repose pas partout également sur les originaux ; celui des écrits allemands est plus ou moins modernisé, ce qui s'explique par le but pratique ou populaire que poursuivaient à l'origine les auteurs de cette publication à bon marché.

L'édition de Weimar, évaluée à 12 volumes, sera une édition critique, répondant à toutes les exigences de la science actuelle. Son auteur y a consacré vingt années de sa vie et, chose bien digne de remarque, il s'était mis à recueillir à grands frais ses matériaux sans aucune perspective de voir jamais son idéal se réaliser. Mais son zèle persévérant ne devait pas se consumer en vain. Grâce à l'influence de M. Kœstlin, le biographe de Luther, et au bienveillant appui du ministère prussien des cultes, M. Knaake a été mis en mesure de publier son édition sous le contrôle d'une commission composée d'un historien, d'un germaniste et d'un théologien. Les écrits de Luther seront publiés par ordre chronologique, selon le rang d'âge que leur assigne leur première publication ; les sermons à la date où ils ont été prononcés, les leçons académiques l'année où elles ont paru pour la première fois. Toute l'œuvre littéraire de Luther est divisée en trois périodes : 1<sup>o</sup> depuis ses débuts jusqu'à la Wartbourg ; 2<sup>o</sup> de là au séjour à Cobourg ; 3<sup>o</sup> dès cette date à la mort du réformateur. Le texte est, autant que possible, celui de la première édition originale de chaque écrit. Seule la ponctuation est modifiée, afin de faciliter l'intelligence du texte. Chaque ouvrage est précédé d'une introduction historique et d'une notice bibliographique exacte et complète, basée sur une inspection personnelle des différentes éditions et réimpressions. Le premier

volume va jusqu'à l'été de 1518. On y voit figurer une pièce jusqu'à présent inconnue, mais que l'éditeur croit pouvoir à bon droit revendiquer pour Luther ; c'est un traité juridique intitulé *De his qui ad ecclesias confugiunt*, paru sous le voile de l'anonyme en 1517, mais attribué à Luther dans une réimpression faite à Landshout en 1520. — Ce premier volume, d'une fort belle exécution typographique, a été très favorablement accueilli par la critique compétente.

L'autre monument littéraire dont nous avons à cœur de parler, intéresse plus spécialement le public de langue française. En publiant, après dix ans de travail, son ouvrage sur LUTHER, SA VIE ET SON ŒUVRE, dont le premier volume a paru à la fin de 1883<sup>1</sup>, M. le pasteur Félix Kuhn s'est acquis un titre des plus authentiques et des plus durables à notre reconnaissance. Elle lui est d'ores et déjà acquise, cette reconnaissance, sous le triple rapport de l'érudition historique, de l'élévation et de la largeur d'esprit et du talent littéraire. « En essayant, dit l'auteur, après tant d'écrivains distingués, de refaire le tableau de cette vie si extraordinaire je n'ai nul souci de polémique et n'apporte à cette œuvre nul esprit sectaire. Voir, comprendre, déterminer les causes et les effets, entrer le plus avant possible dans la pensée et dans l'âme du réformateur religieux, assister au remarquable enfantement d'une forme nouvelle et très puissante du christianisme, faire revivre sans parti pris de dénigrement ni d'apologie, une grande et féconde époque de l'histoire de l'Eglise chrétienne, une personnalité bien humaine et d'un incomparable attrait, tel est le but que je me suis proposé. » Le lecteur jugera, après avoir achevé ce premier volume, que l'historien n'a point trompé l'attente qu'éveillait ce beau et difficile programme.

Après une rapide introduction d'une quinzaine de pages sur le christianisme au moyen âge, particulièrement sur l'ère des grands conciles dits réformateurs, et sur la recrudescence de dévotion populaire qui marqua en Allemagne les cinquante dernières années du XV<sup>e</sup> siècle, le livre premier nous conduit successivement dans les différents milieux où Martin Luther a grandi. Il nous

<sup>1</sup> Paris, librairie Sandoz et Thuillier, Paul Robert, successeur ; Neuchâtel et Genève, librairie générale, XII et 536 pages.

apprend à connaître les personnages qui, tour à tour, ont agi sur son développement et nous fait assister au long et profond labeur de son âme jusqu'à ses débuts comme professeur à Wittemberg en 1512. Les premiers travaux du jeune docteur ès Ecritures, ses leçons sur les psaumes, les spéculations mystiques dont il se nourrissait, ses premiers sermons, ses explications populaires des psaumes pénitentiels et de l'oraison dominicale, ses thèses augustinienne et antiscolastique de 1516 et 1517 sur la doctrine de la grâce, font le sujet du livre II qui nous amène à la veille du 31 octobre 1517, où Luther afficha ses quatre-vingt-quinze thèses. Les événements décisifs qui se succèdent coup sur coup depuis octobre 1517 jusqu'en mai 1521, des thèses sur les indulgences à l'arrestation de Luther, après la diète de Worms, par les cavaliers apostés par l'électeur de Saxe, remplissent les livres III à V. Là s'arrête le premier volume.

Partout, recours aux sources, aux documents contemporains; mise à profit des recherches modernes sur une foule de détails; distinction scrupuleuse entre le certain et le problématique, l'histoire et la légende; indication exacte des lacunes qui subsistent dans la biographie du réformateur (comme celle d'un an et demi entre son premier enseignement à Wittemberg, en 1508-1509, et son voyage à Rome, 1511, voy. pag. 93): en un mot, tout ce qu'il faut pour inspirer confiance au lecteur et pour donner à ce travail le caractère et la valeur d'une œuvre vraiment scientifique. Ce souci de l'exactitude historique jusque dans les choses de moindre importance ralentit parfois la narration, sans l'embarrasser ni la refroidir. Le biographe ne vise pas à l'édification, il ne prêche jamais, et cependant on ne cesse pas, en le lisant, d'être sous une impression religieuse. Sans le chercher, il nous fait partager son admiration pour ce puissant champion de la vérité religieuse et des droits de la conscience, et surtout il nous le fait aimer; car Luther est du nombre de ces âmes d'élite qui gagnent à être connues jusque dans leur intimité la plus secrète, jusque dans leurs faiblesses même, et chez qui l'admiration profondément respectueuse qu'elles inspirent n'exclut pas le sentiment plus doux de l'affection. M. Kuhn, et c'est un des grands mérites de son livre, fait parler le plus possible son héros lui-même, et il s'acquitte

avec une rare habileté de la difficile tâche de faire passer en français ce langage germanique s'il en fut. On l'a dit, « lire quelques pages de Luther, c'est se nourrir de la moelle des lions. » Cette nourriture substantielle de l'âme, vous en jouirez à votre aise en lisant dans le présent ouvrage soit les nombreux extraits de lettres soit les citations des trois célèbres écrits de 1520, qui y sont insérés<sup>1</sup>. — Espérons que les deux autres volumes suivront de près leur aîné. Si, ce dont nous ne doutons pas, ils sont à la hauteur du premier, l'œuvre de l'honorable pasteur luthérien de Paris sera sans contredit l'un des meilleurs et des plus beaux présents que nous aura vus le quatrième centenaire de la naissance de Luther.

\* \* \*

Le centenaire de Zwingli a été célébré avec moins d'éclat que celui de Luther. Le marché n'a pas été encombré à cette occasion d'une masse aussi colossale de productions de tout genre, de tout format et de tout prix. Mais si la spéculation de librairie a beaucoup moins exploité le souvenir du réformateur suisse, les marchands de maculature y trouveront aussi beaucoup moins leur compte. Le peu qui s'est publié dans la Suisse allemande est d'une qualité au-dessus de la moyenne. On peut regretter que personne n'ait entrepris d'écrire une vie de Zwingli qui puisse se comparer à celle de Luther par M. Kœstlin. Mais peut-être le moment n'est-il pas encore venu de refaire l'œuvre exécutée il y a quinze ans par le doyen Mœrikofer. Ce qui serait plus urgent, ce serait de posséder un travail approfondi, complet et vraiment objectif sur la théologie du réformateur zuricois, analogue à celui qu'on doit au même M. Kœstlin sur la théologie de Luther.

Parmi les écrits populaires qui ont été publiés en divers cantons sur la vie et l'œuvre de maître Ulrich, se place au premier rang la *Festschrift* de l'antistès de Zurich, son successeur dans la chaire du grand moûtier, M. G. Finsler. (Zurich 1883, 118 pages, avec

<sup>1</sup> M. Kuhn avait du reste déjà fait ses preuves comme traducteur en publiant, en 1879, une version française de la lettre à *la noblesse chrétienne de la nation allemande*.

illustrations). Il est regrettable que ce simple et beau récit, largement répandu dans la Suisse allemande, n'ait pas été traduit en français comme on nous l'avait fait espérer.

M. Alexandre Schweizer, le vénérable doyen d'âge de la faculté de Zurich, dans un discours académique qui ne tardera sans doute pas à être publié, s'est appliqué à montrer ce qui constitue, à côté des autres grands réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle, la grandeur particulière de Zwingli. Tout en rendant à Luther l'honneur qui lui est dû, il a fait ressortir l'esprit plus universel que le réformateur suisse a déployé sur un théâtre plus restreint, et l'a envisagé spécialement comme le précurseur et le pionnier de réformes qui ne devaient être comprises et réalisées qu'à une époque postérieure, soit dans le domaine de l'école, soit au point de vue humanitaire, soit enfin sur le terrain social, politique et théologique.

Deux autres publications importantes sont dues à M. J. M. Usteri, pasteur à Affoltern (Zurich), et à un professeur de la faculté théologique de Bâle, M. Rod. Staehelin, déjà connu par ses études sur *Erasme* (1873) et sur *Vadian* (1881), et une conférence sur *les premiers martyrs de la foi évangélique en Suisse* (Heidelberg 1883). Le premier s'est proposé, en étudiant les phases successives du développement religieux de Zwingli jusqu'en 1523 (l'année des deux disputes de Zurich) de fournir la preuve que, en fait le témoignage rendu à la foi évangélique, le réformateur suisse ne le cède en rien à son compagnon d'œuvre saxon au point de vue de la clarté, de la profondeur et de la décision<sup>1</sup>. Au reste il ne songe en aucune façon à amoindrir les incomparables mérites de Luther ; il voudrait seulement contribuer pour sa part à amener entre les deux confessions protestantes « une vraie union sur la base de la liberté. » Sa polémique n'a pour objet que les attaques auxquelles Zwingli, non moins que Luther, a été en butte de la part de l'historiographe ultramontain Janssen. Le mémoire de M. Usteri est riche en extraits bien choisis et, à ce titre, se recom-

<sup>1</sup> *Ulrich Zwingli, ein Martin Luther ebenbürtiger Zeuge des evangelischen Glaubens.* Festschrift auf die 400jährigen Geburtstage der Reformatoren zur Beförderung wahrer Union auf dem Boden der Freiheit. Mit einem Vorwort von Freiherrn H. von der Goltz. Zürich, Höhr, 1883, XI und 144 Seiten.

mande particulièrement comme pouvant servir d'initiation à l'étude trop négligée des écrits de Zwingli<sup>1</sup>.

Le travail de M. Staehelin, *Huldreich Zwingli und sein Reformationswerk*<sup>2</sup>, fait partie des écrits publiés par la société allemande de l'histoire de la réformation dont nous annonçons la fondation il y a un an. Cette étude remarquable est divisée en trois parties. La première a pour objet le réformateur lui-même. Elle montre comment il est devenu ce qu'il a été, quels sont les facteurs historiques qui ont concouru à son développement. Elle fait ressortir combien ce développement a été harmonique et à quel point on y discerne le plan d'une pédagogie divine en vue de l'œuvre à laquelle ce fils des Alpes était destiné. — Quant à cette œuvre elle-même, l'auteur la caractérise successivement dans ses trois principales directions : à Zurich, dans le reste de la confédération, et dans ses relations avec la réformation en Allemagne. Au centre de chacun de ces tableaux vient se placer un colloque, savoir : la première dispute de Zurich, en janvier 1523, suivie de la publication du « commentaire sur les soixante-sept thèses ; » la dispute de Berne, en janvier 1528 ; le colloque de Marbourg, en octobre 1529. La conclusion récapitule les résultats de cette courte et héroïque carrière et rappelle en quoi, malgré ses errements, elle demeure à jamais grande et conserve pour nous une valeur typique.

En lisant ces beaux travaux sur Luther et sur Zwingli, dont nous venons de rendre un compte bien sommaire et bien incomplet, nous nous sommes souvenu plus d'une fois des réflexions suggérées autrefois à Vinet par la lecture de l'Histoire de la réformation de Merle d'Aubigné. « Ces formules (il s'agit des symboles du XVI<sup>e</sup> siècle, auxquels peu s'en faut qu'on n'ait appliqué à l'époque du Réveil le grand mot d'ordre biblique : « A la loi et au

<sup>1</sup> Disons à ce propos que deux de ces écrits ont été réédités en vue du centenaire, savoir : le *Hirt* (pasteur), en allemand moderne et sous une forme abrégée, par M. Bernh. Riggenbach dans son *Taschenbuch*, agenda à l'usage des ecclésiastiques protestants de la Suisse (Bâle 1884), et le *Lehrbüchlein* (réflexions et exhortations touchant la manière chrétienne de former les jeunes gens), en latin et en allemand, par E. Egli, pasteur à Aussersihl (Zurich 1884).

<sup>2</sup> Halle, Max Niemeyer, 1883. 81 pag.

témoignage ! ») ces formules ne sont pas la réformation ; elles n'en sont, si l'on peut dire ainsi, que le résumé doctrinal et le résultat abstrait. Ces formules nous représentent moins encore les hommes de la réformation : la teneur générale de leur vie, l'ensemble de leurs actes constituent un symbole plus vivant et plus large, une dogmatique plus généreuse. Cette vie réfléchit l'Évangile bien plus vivement qu'aucun symbole, et, à travers mille faiblesses, on croit y lire une *Imitation de Jésus-Christ*, plus fidèle et plus belle qu'aucun livre qui puisse exister sous ce titre. Voilà ce qu'il nous faut aujourd'hui. La vue de la Réformation nous fera remonter plus haut, comme les bords d'un fleuve, suivis avec persévérance, nous font parvenir à sa source. »

H. V.

---

CHASTEL. — HISTOIRE DU CHRISTIANISME. TOME V<sup>1</sup>.

Qu'on s'en afflige ou qu'on s'en réjouisse, il est un trait saillant qui distingue l'histoire ecclésiastique contemporaine de celle des âges précédents. Nous voulons parler du rôle secondaire que jouent les affaires religieuses dans nos préoccupations actuelles. Nous ne sommes plus aux temps où deux confessions rivales se disputaient les armes à la main la prépondérance en Europe ; où la Hollande entière se divisait en Gomaristes et Arminiens ; où les salles du parlement anglais retentissaient de discussions passionnées sur le pouvoir des évêques et l'acte du Test. Nous avons quelque peine à comprendre que la France ait été naguère si profondément troublée par les subtiles querelles des adeptes de Jansénius et de Molina. De nos jours, les questions politiques, économiques et sociales occupent dans la vie des peuples la place qu'y tenaient jadis les querelles de religion. Les gouvernements ne s'occupent plus de théologie ; les barrières confessionnelles qui séparaient autrefois les états de l'Europe en deux camps ennemis, sont main-

<sup>1</sup> *Histoire du christianisme* depuis son origine jusqu'à nos jours par Etienne Chastel, docteur ès-lettres et en théologie, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Genève, *Tome V. Age moderne. Seconde période: le Christianisme aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.* — Paris, Fischbacher 1883. VI et 502 pag. grand in-8°.

tenant abattues. Il est peu de pays, si même il en est, qui ne comptent des sujets appartenant à toutes les églises chrétiennes.

En somme, la religion perd de plus en plus le caractère collectif, national que lui avaient imprimé les siècles précédents, pour devenir une affaire individuelle, personnelle. Ne pouvant guère compter sur l'appui des gouvernements, les diverses églises doivent aujourd'hui, dans une mesure bien plus large que jadis, faire appel au zèle et au dévouement de leurs membres.

De tout temps, il est vrai, le catholicisme a su employer à son service l'esprit d'association ; mais ce n'est que de nos jours que les réformés ont suivi, à cet égard, l'exemple donné par leurs rivaux. En effet, sans parler des congrégations qui se sont constituées dans une pleine indépendance du pouvoir civil, notre siècle a vu éclore, au sein du protestantisme, de nombreuses associations dues à l'initiative privée : sociétés de missions, d'évangélisation, de bienfaisance, qui travaillent à faire pénétrer la vie religieuse dans toutes les classes de la société.

Malgré le zèle et l'activité déployés par les croyants, le christianisme, cependant, se trouve dans une situation qui n'est point sans péril. Non seulement les classes lettrées, mais les masses populaires elles-mêmes, semblent devenues étrangères, sinon hostiles, à tout sentiment religieux. Tandis que le catholicisme, fidèle à la logique de son système, frappe de réprobation les aspirations les plus légitimes de la société moderne, le protestantisme, divisé en partis irréconciliables, paraît à la veille de se désagréger. Nul ne peut prévoir quel sera le résultat de la transformation que subiront aujourd'hui les églises issues du mouvement réformateur du seizième siècle. Malgré leur situation critique, M. Chastel ne désespère cependant pas de l'avenir ; il a foi dans la durée et la vitalité du christianisme. Ce sentiment de religieuse confiance est l'impression que nous a laissée la lecture de l'important ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui le dernier volume, et par la publication duquel le savant et vénérable professeur de Genève couronne dignement une longue carrière de labeur et d'étude.

A. H.-M.

---

MATTHIEU LELIÈVRE. — JOHN WESLEY, SA VIE ET SON ŒUVRE<sup>1</sup>.

De toutes les vies populaires de Wesley, voici la mieux faite et la plus complète. M. Lelièvre a conservé de son premier travail la lucidité du plan, l'ampleur dans les aperçus ; il y a ajouté l'exactitude dans le détail et en a fait un volume à la fois fort intéressant à lire et tout à fait sûr à consulter. Un lecteur de ce livre nous disait l'avoir lu en deux jours, comme un roman. Il ne lui reprochait qu'une chose : « c'est que, disait-il, la figure de Wesley ne s'en détache pas assez lumineuse ; on a plutôt l'impression d'une grande œuvre que d'un grand homme. »

Peut-être, en effet, M. Lelièvre, fort habile à éclairer un sujet, manque-t-il un peu de coloris et de relief. Mais en somme, il laisse bien à son lecteur l'impression que Wesley tout entier laisse à celui qui l'étudie de près. C'est un homme irréprochable plutôt que grand ; tout chez lui est admirablement équilibré, et la force indéniable qui l'anime est si bien cachée sous la régularité et la méthode qu'on a quelque peine à la découvrir. Voyez-le passer dans la rue : c'est un parfait *gentleman*, petit, bien mis, mais sans un fil de trop ; il faut le regarder un moment pour s'apercevoir qu'il ne porte ni la perruque, ni le jabot plissé, ni les bas de soie, ni les souliers à boucle des hommes de sa position. Sa démarche est aisée, sa conversation aimable et enjouée ; « il n'a pas le temps d'être pressé, » dira-t-il ; mais il a causé avec vous juste le nombre de minutes qu'il vous a consacré d'avance, et soyez sûr qu'il a choisi le sujet sur lequel il croyait utile de vous entretenir ; probablement il ne vous laissera partir qu'avec un de ces mots qui restent dans la conscience comme une flèche, mais vous n'aurez pas l'impression d'avoir eu à faire à un fanatique. Suivez-le dans sa vie intime. Il ne dort, il ne mange, il ne boit que le strict nécessaire : couché à dix heures, il est debout à quatre heures chaque matin ; il mange peu de viande, ne boit ni thé ni café. c'est une affaire de simple hygiène pour lui, et quand il conseillera à ses prédicateurs quelque chose du même régime, ce ne sera

<sup>1</sup> *John Wesley, sa vie et son œuvre*, par Matthieu Lelièvre. Nouvelle édition complètement refondue. Paris, librairie évangélique, 4, rue Roquépine, 1883.

pas au nom d'un principe religieux, mais pour leur éviter les vagues maladies nerveuses de l'homme de cabinet. Pour le mieux connaître, suivons-le l'été dans ses tournées au travers de l'Angleterre. Il va à cheval, les rênes sur le cou de sa monture, un livre d'histoire, de poésie ou de philosophie ouvert sur le pommeau de sa selle, mais il arrive toujours à l'heure fixée d'avance, et aura prêché en trois endroits différents avant la fin de la journée ; de plus, dans ces courses si variées, il n'a jamais négligé les deux heures de prière et de recueillement, de cinq à six, matin et soir, qu'il s'est imposées comme hygiène spirituelle. Tout cela est si simple, si commode en apparence qu'on dirait d'un homme porté doucement sur le flot d'une œuvre toute simple. Pour être vraiment grande, se dit-on, cette vie aurait besoin de plus d'imprévu et de nouveauté.

Sans doute, tout cela est méthodique et régulier ; mais nous avons affaire à l'homme pour qui le nom de *méthodiste* a été inventé, qui l'a accueilli dès le premier jour comme un titre de gloire, et qui se flatte de vivre « selon la méthode de l'Évangile. » Mais, lorsqu'on regarde de plus près, on est confondu de la force énorme que révèle cette régularité même. J'ai ouvert son journal au hasard, en 1770. Wesley a soixante-sept ans ; l'âge héroïque est passé ; il s'agit pour lui d'une tournée d'inspection plutôt que d'évangélisation. Le 15 mars, il est surpris par un violent retour de l'hiver qui arrêterait tout autre que lui ; mais ce serait perdre un mois et se résigner à ne pas voir l'Écosse cette année-là.

Il va toujours et remplit son programme ; si les salles ne peuvent contenir l'auditoire, il prêche en plein air ; et le 18 mars une fois, le 19, deux fois, ce vieillard prêche tête nue, « le vent du nord sifflant autour de ma tête, dit-il simplement ; l'air était presque aussi froid que je l'aie jamais senti. » Le 25 mars, il est en Écosse. La neige a couvert la montagne ; on lui assure que trois jeunes femmes y ont péri dans la nuit. « Cependant, avec l'aide de Dieu, nous nous décidâmes à aller aussi loin que nous le pourrions ; vers midi, nous étions arrêtés : la neige, poussée par le vent, avait comblé la route. Nous mîmes pied à terre, et quittant le chemin prudemment, tantôt à droite, tantôt à gauche, après bien des glissades, mais sans mal, nous arrivâmes au coucher du soleil à Inverness. »

Il y a des traits beaucoup plus héroïques dans la vie de Wesley, mais celui-là suffit à expliquer la facilité apparente avec laquelle son œuvre se fait. Tout lui cède, hommes et choses, parce qu'il ne s'est jamais laissé vaincre. La maladie elle-même lui fournira l'occasion d'écrire des notes sur le Nouveau Testament. Pour tout dire, Wesley, c'est une volonté de fer au service de la plus inaltérable sérénité.

Si nous en avons le temps, il serait facile de retrouver ce même trait dans ses sermons, dans l'organisation de ses sociétés, dans sa théologie elle-même. Il s'agit toujours de solliciter la volonté, de l'organiser pour ainsi dire sous la loi de l'Évangile. Tout le reste : inspiration, communion personnelle avec Dieu, services entraînants, exhortations véhémentes, tout revient à décider l'homme à *vouloir* être chrétien. Toute l'histoire intérieure du méthodisme se résume en ces lignes écrites par Wesley en 1765. « Deux jeunes gens lisant la Bible, vers l'an 1729, virent qu'ils ne pourraient être sauvés sans la sainteté ; ils la recherchèrent et excitèrent d'autres personnes à le faire aussi. En 1737, ils virent que la sainteté provient de la foi ; ils virent aussi qu'il faut être justifié avant d'être sanctifié ; mais toujours la sainteté demeure leur but. Et puis, Dieu les poussa au travail, absolument contre leur volonté, pour recruter un peuple saint. »

Mais si le lecteur nous a suivi jusqu'ici, il voudra sans doute faire plus ample connaissance avec Wesley ; nous le renvoyons au livre de M. Lelièvre : même en anglais, il ne trouverait pas de guide plus intéressant et plus sûr.

M. GALLIENNE.

---

## PHILOSOPHIE

---

### A. OTT. — CRITIQUE DE L'IDÉALISME ET DU CRITICISME<sup>1</sup>

On n'en saurait douter, le criticisme représenté en France par MM. Renouvier et Pillon a toujours plus de prise sur nos contem-

<sup>1</sup> *Critique de l'idéalisme et du criticisme*, par A. Ott. — Paris, librairie Fischbacher, 1883.